HAL open science

Le rire de la vieille dame ? Humours, sciences et politiques rue d'Ulm de 1945 à 1971

Pierre Verschueren

▶ To cite this version:

Pierre Verschueren. Le rire de la vieille dame ? Humours, sciences et politiques rue d'Ulm de 1945 à 1971. Pierre Serna. La Politique du rire : satires, caricatures et blasphèmes. XVIe-XXIe siècles, Champ Vallon, pp.183-214, 2015, La Chose Publique, 979-1026700739. hal-02413852

HAL Id: hal-02413852

https://hal.science/hal-02413852v1

Submitted on 19 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le rire de la vieille dame ? Humours, sciences et politiques rue d'Ulm, de 1945 à 1971

Citation : Pierre Verschueren, « Le rire de la vieille dame ? Humours, sciences et politiques rue d'Ulm de 1945 à 1971 », *in* Pierre Serna (dir.), *La Politique du rire : satires, caricatures et blasphèmes. XVIe-XXIe siècles*, Seyssel, Champ Vallon, collection « La Chose Publique », 2015, p. 183-214.

La tradition du rire étudiant est sans doute aussi ancienne que les universités : comme l'évoquent l'œuvre de François Villon ou encore les *Carmina Burana*, elle joue dès le Moyen Âge un rôle fondamental dans la sociabilité et la socialisation des jeunes intellectuels et, partant, dans leur esprit de corps. Église, chevalerie comme bourgeoisie sont victimes des farces et parfois de la violence des goliards [1] et autres clercs de la basoche : ce faisant, ce folklore humoristique se colore d'une teinte politique, puisqu'il évoque des rapports de pouvoir dans les relations sociales [2]. La propension des étudiants au chahut, qui tourne vite à l'agitation politique, aux cavalcades et aux fêtes corporatives, leur goût pour les farces et les provocations spectaculaires, survivent à tous les changements de régime [3] ; même la suppression des universités par la Convention le 15 septembre 1793 et la fondation du système de l'Université napoléonienne sur une table presque rase ne parviennent pas à étouffer les résurgences de ce bouillonnement au cours du XIXe siècle. Après 1945 néanmoins, cette tradition séculaire se trouve progressivement réinterprétée par une population étudiante de plus en plus importante, hétérogène et politiquement engagée : le rire étudiant de mai 1968 inaugure des formes et des registres nouveaux [4], tout en marquant aussi les débuts d'une neutralisation et d'une folklorisation – la conscience d'appartenir à un groupe doté de rites, de codes et de traditions propres tend alors à se dissoudre dans l'Université massifiée.

Le cas de l'École normale supérieure nous semble particulièrement apte à éclairer ces recompositions pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le « canular » fait pleinement partie de son identité, toutes disciplines confondues, et ce depuis le mandat de directeur d'Ernest Bersot de 1871 à 1880, au plus tard ; le mot lui-même fait ainsi partie des quelques termes de l'argot normalien passés dans le langage courant. Mais surtout, il nous semble que l'humour normalien dépasse ses apparences de simple amusement cultivé pour le plaisir de l'entre-soi – et pour celui de l'émulation dans

1. Jacques Le Goff, *Les Intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 2014 (1ère édition 1957) ; Louis Moulin, *La Vie des étudiants au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1991, et Sophie Cassagnes-Brouguet, *La Violence des étudiants au Moyen Âge*, Rennes, éditions Ouest-France, 2012.

2. Nelly Feuerhahn, « Présentation du numéro thématique "Humour et politique. Le pouvoir au risque du rire" », *Humoresque*, 5, 1994, p. 5-10.

3. Pierre Moulinier, *La Naissance de l'étudiant moderne (XIXe siècle)*, Paris, Belin, 2002 et Jean-Claude Caron, *Générations romantiques : les étudiants de Paris et le quartier latin (1814-1851)*, Paris, Armand Colin, 1991.

4. María Dolores Vivero García, « Sous les paroles… des paroles. Humour, parodie et contestation dans les slogans de mai 68 », *in* Cécile Canut et Jean-Marie Prieur (éd.), *1968-2008. Événements de paroles*, Paris, Michel Houdiard éditeur, 2011, p. 322-334.

la perpétuelle course à la distinction intellectuelle –, et joue un rôle constituant dans l'identité même des membres de cette école, telle qu'ils la ressentent et la présentent au reste du monde social, en un mot dans ce que l'on pourrait appeler leur *habitus* institutionnel [1]. L'ENS est en outre l'une des grandes écoles les plus ouvertement politisées, presque depuis sa création : la considérant comme un foyer libéral, Denis Frayssinous la supprime en 1822 ; les normaliens participent à la Révolution de 1848, manifestent pour la Pologne en 1863 et prennent largement parti pour Dreyfus ; les travaux de Jean-François Sirinelli ont largement prouvé l'intensité de cette vie politique dans l'entre-deux-guerres [2] ; aujourd'hui encore, il suffira au lecteur de passer la tête en salle « Raymond Aron » pour constater la vivacité – et la radicalité – des engagements [3]. Si elle connaît des éclipses au cours du temps, cette politisation est particulièrement forte après la Seconde Guerre mondiale, comme l'indique l'importance majeure de la cellule communiste animée entre autres par Maurice Agulhon puis Emmanuel Le Roy Ladurie [4], avant de connaître un certain endormissement avec les années 1970 [5] : l'explosion de 1971, « célébration » sous forme de *happening* vandale du centenaire de la Commune, constitue le *terminus ante quem* de notre étude [6]. Enfin, si l'ENS ne devient bien sûr pas une institution de masse en terme de nombre d'étudiants – même si la taille des promotions triple entre 1945 et 1971 –, elle est en première ligne pour ce qui est de la massification de la recherche, en particulier en sciences : la première grande entreprise de travail collectif

1. Par transposition à une institution éducative du concept d'*habitus* national développé par Norbert Elias et repris par Christophe Charle, qui permet d'éviter la dimension essentialisante et naturalisante de l'« identité ».

2. Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988.

3. Mathieu Dejean, « À l'ENS, un débat sur le livre du Comité invisible s'est transformé en squat », *Les Inrocks*, 31 janvier 2015.

4. Jean-Philippe Mochon, *Les Élèves de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et la politique, 1944-1962*, mémoire de maîtrise sous la direction de Jean-François Sirinelli, université de Lille III, 1993.

5. Stéphane Israël et Jean-Philippe Mochon, « Les normaliens et la politique », *in* Jean-François Sirinelli (dir.), *École normale supérieure. Le livre du bicentenaire*, Paris, PUF, 1994, p. 191-213.

6. Précisons : l'auteur de ces lignes, personnellement, est loin de trouver amusante une fraction non négligeable des documents analysés dans cette contribution. Mais l'historien, s'il veut parvenir à saisir la signification sociale du rire spécifique à un groupe, doit savoir pratiquer la suspension du jugement, et poser le pari d'une *épochè* contrôlée de son sens de l'humour. Nous étudions donc les moyens par lesquels les normaliens essaient de faire rire leurs camarades, avec succès ou non, quelle que soit l'efficacité de ces tentatives sur un lecteur actuel.

en mathématiques, le groupe Bourbaki, tire son nom d'un canular de normaliens [1] ; le laboratoire de physique dirigé par Yves Rocard est l'un des principaux points de départ de la reconstruction de la science française après-guerre [2]. Notre but sera d'essayer d'éclaircir les relations et les articulations entre les dimensions du rire, de la politique et du scientifique : à travers l'humour des élèves, mais aussi celui des enseignants-chercheurs, nous entendons dégager la signification et la fonction sociale de ce rire normalien.

1 Le canular, ou le rire de la tribu

L'esprit de corps normalien se construit fondamentalement par et à travers l'humour : celui-ci joue un rôle central dans la cérémonie du « Méga [3] », mise en scène comme une initiation rituelle dans la tribu normalienne, puisqu'elle marque le passage du statut de « gnouf » à celui de « conscrit » [4]. En 1947, les élèves les plus âgés prennent ainsi le rôle d'anges et de démons, et organisent dans la bibliothèque la comparution des âmes des plus jeunes devant le tribunal du Jugement dernier (doc. 1).

1. L'ouvrage fondamental reste Liliane Beaulieu, *Bourbaki. Une histoire du groupe de mathématiciens français et de ses travaux (1934-1944)*, thèse de Ph.D., université de Montréal, 1990. Pour une étude fine des différentes fonctions de l'humour dans la pratique mathématique du groupe Bourbaki, il faut lire Liliane Beaulieu, « Jeux d'esprit et jeux de mémoire chez N. Bourbaki », *in* Pnina Abir-Am (dir.), *La Mise en mémoire de la science. Pour une ethnographique historique des rites commémoratifs*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1998, p. 75-123.

2. Dominique Pestre, « La création d'un nouvel univers physicien : Yves Rocard et le laboratoire de physique de l'École normale supérieure », *in* Jean-François Sirinelli (dir.), *op. cit.*, p. 405-422.

3. Le terme vient de « mégathérium » : la cérémonie implique à l'origine, entre autres, d'embrasser la queue d'un fossile de cet animal préhistorique conservé dans la bibliothèque.

4. Les relations forgées lors de cette cérémonie peuvent durer longtemps : en 1966, à l'annonce de l'attribution du prix Nobel de physique à Alfred Kastler (1921s), l'ancien ministre Henri Longchambon (1919s) se contente d'un télégramme : « Chic à gnouf ! » (Archives nationales, 61/AJ/105).

Doc. 1 – La cérémonie du « Méga » en 1947

Source : Archives et manuscrits conservés à la Bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines, fonds Robert Favre, sous-série PHO H 32/1, photographies de Gonzague Dreux.

Ce rite de passage joue le rôle d'un rite d'institution [1], et en tant que tel il amorce un processus de conversion aux valeurs du groupe ; or celles-ci mettent en avant une certaine *sprezzatura* et un rejet profond de l'esprit de sérieux, la distinction culturelle devant se faire de façon aristocratique, sans aucun effort apparent, comme naturellement et sans y penser [2]. Cette pratique de bizutage, particulièrement dynamique jusqu'au milieu des années 1950, reste ainsi très marquée par un humour potache, mais recherché :

> Je me souviens que Pierre-Gilles de Gennes (de ma promo), un gaillard de 1 m 90, longiligne, s'était fait photographier debout sur une table dans le très chic salon de thé du Faubourg Saint-Honoré (Angelina) entouré de

1. Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43, 1982, p. 58-63.

2. Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

vieilles clientes outrées. Il avait mis, pour l'occasion, une tenue de scout [1].

L'ambiance majoritairement bon enfant n'empêche bien sûr pas les cruautés :

> Ils sont venus me chercher un soir au dortoir, m'ont mis une couverture sur la tête, enlevé papiers et argent, et m'ont emmené en métro je ne savais où. Finalement, j'ai été ficelé par les mains au portemanteau des lavabos dans un train. Le temps que je me détache, le train roulait trop vite pour que je puisse sauter. [...] Le train était direct pour Tours. [...] En gare de Saint-Pierre-des-Corps, la police m'attendait. Je fus conduit chez le chef de gare, que mon aventure amusa beaucoup, mais qui voulut vérifier à 11 heures du soir que j'étais bien élève de l'École. Il téléphona, demandant à parler au directeur : « ici le chef de gare de Tours », à quoi le concierge répondit qu'on la lui avait déjà faite. [...] L'histoire fit les délices de *Paris-Match* [2].

La grande majorité des témoignages révèle néanmoins un bizutage léger, humoristique, voire anecdotique, comme fait au second degré et sur le ton de l'autodérision, en particulier quand on le compare à ceux des autres grandes écoles et des lycées à classes préparatoires de l'après-guerre [3].

Ce qui singularise dès lors le plus fortement l'École normale supérieure par rapport aux autres institutions semblables sur ce plan, c'est le fait que le rite d'initiation orchestré par les étudiants empiète souvent directement sur celui organisé par les enseignants : le concours d'entrée. Celui-ci est en effet régulièrement confronté à des jets de bombes à eau et autres ouvertures intempestives de lances à incendie (les « serpents de mer »), au moins depuis les années 1930 [4]. Contrairement au « Méga », ces opérations se font au grand jour : dès lors, elles contribuent à marquer la place et l'identité de la rue d'Ulm dans le champ des grandes écoles. En particulier, elles sont un moyen par lequel l'institution souligne le contraste avec sa grande rivale, la militaire École polytechnique : alors que le jury et la direction sont au courant

1. Témoignage de Jean Kovalevksy (1951s), recueilli en 2010. Pierre-Gilles de Gennes n'est pas seul dans cette entreprise : il est alors accompagné par Paul Veyne, habillé en curé.

2. Témoignage de Jacques Arsac (1948s), recueilli en 2010.

3. Ces pratiques sont si graves qu'elles amènent le ministre de l'Éducation nationale à envoyer une circulaire dès le 8 décembre 1944 : « Je suis saisi de nombreuses plaintes concernant les brimades exercées dans certains établissements, en particulier dans les classes préparatoires aux grandes écoles, par les anciens à l'égard des plus jeunes. Je suis décidé à mettre fin à ces pratiques révoltantes. Il est inadmissible que certains jeunes Français exercent sur leurs camarades des violences qui évoquent irrésistiblement les mœurs du nazisme par la prétention d'imposer par la force une volonté capricieuse et même de porter atteinte à la conscience. »

4. On retrouve la trace d'un canular frappant le concours lui-même dès 1908, si l'on en croit Jean Mistler, *Le Bout du monde*, Paris, Le Livre de Poche, 1973, p. 261-262.

des farces organisées par les élèves, non seulement ils ne prennent aucune mesure disciplinaire, mais ils laissent l'information atteindre le grand public. Un ancien élève témoigne ainsi avoir à la première tentative

> été reçu à plusieurs grands concours [...] mais collé de très peu à Polytechnique qui était la plus célèbre, mais intéressante surtout par sa gravité. Cet été là a été le plus difficile pour moi, mais il se trouve qu'à une séance de cinéma de quartier où j'étais allé un jour j'ai vu un documentaire sur l'ENS montrant la bibliothèque et l'arrosage du jour du résultat du concours. Je n'avais pas encore entendu parler de l'École [...] [1].

Reprenant une idée née dans l'entre-deux-guerres [2], les normaliens vont très loin dans les années 1940 [3], en convoquant de vrais candidats devant de faux jurys, mais aussi en envoyant de faux candidats devant de vrais jurys : c'est le « canular puissance un ». Ils vont jusqu'au « canular puissance deux » : il s'agit d'organiser des épreuves pour un faux candidat devant un faux jury – chaque bord étant persuadé que l'autre est vrai –, et de suggérer à des membres du vrai jury que certains vrais candidats sont des faux. Le concours lui-même devient alors canular : lorsqu'un vrai candidat est interrogé par un vrai jury, c'est un « canular puissance zéro ». Dans la même lignée, en décembre 1963, c'est un faux rapport de jury qui est diffusé auprès des professeurs de classes préparatoires, parodiant les passages obligés de l'exercice, au sujet d'une dissertation portant sur « Les catholiques français de 1871 à 1914 » :

> Nous considérons comme indispensable qu'un candidat à cette École soit informé, quand on lui soumet un sujet de ce genre, du nombre de catholiques français au début et à la fin de la période, de leur répartition quantitative et des votes qu'une sociologie électorale inspirée d'André Siegfried pourrait baptiser catholiques. Tous autres chiffres seront les bienvenus, pourvu que, sans être érudits, ils aient une valeur démonstrative. C'est ainsi que nous sommes reconnaissants à tel candidat qui a eu la curieuse (pensions-nous d'abord) mais heureuse (comme le prouve la note qu'il obtint) idée de nous indiquer, avec le maximum d'approximation, non seulement les origines indo-européennes du catholicisme, mais encore le chiffre de production des mitres épiscopales, des soutanes vicariales et celui des objets de piété, sans oublier le vin de messe et les statues

1. Témoignage d'Henri Fraysse (1948s), recueilli en 2010.
2. Laurent Schwartz (1933s) y fait référence dans ses mémoires, *Un mathématicien aux prises avec le siècle*, Paris, éditions Odile Jacob, 1997, p. 82.
3. Alain Peyrefitte, « Le canular hier, aujourd'hui, demain », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *Rue d'Ulm*, Paris, Fayard, 1994 (1ère édition 1946), p. 497-505, et Jean-Claude Pecker, « Lettre d'un scientifique à un littéraire, sur les canulars », *id.*, p. 531-533.

> dites de Saint-Sulpice – en assortissant ses statistiques de schémas fort évocateurs. [...]
> Nous avouons qu'il nous est bien difficile de nous montrer indulgent pour des maladresses d'expression telles que « La Banque et le Chemin de fer deviennent les deux mamelles de la France catholique » ... Que penser de celui qui fait de Jules Vallès « le reporter fidèle de la Troisième Gueuse » ? [1]

ou encore recensant d'imaginaires questions d'oral de philosophie :

> L'érotisme et l'École – Comment peut-on être Persan ? – [...] – Faut-il saluer les copains ? – [...] – Aimez-vous Brahms ? Pourquoi ? – Le héros dans les journaux d'enfants – L'atonalisme n'est-il qu'un tonalisme qui s'ignore ? – Cœur pur, métal pur, être pur – Crime et châtiment – Doit-on cracher sur les tombes ? – [...] – L'esprit de concours et l'esprit d'examen – La peau de chagrin – Vaut-il mieux être sur la lune ou dans la lune ? – La sociométrie est-elle appolinienne *[sic.]* ? – [...] – Sympathie, empathie, télépathie – Tendance et intendance – [...] – *Quo vadis ?* – Le sens, le non sens, le contre sens [2].

De là à clamer que l'École elle-même est un canular, il n'y a qu'un pas que de nombreux élèves franchissent allègrement.

Cette importance de l'humour dans la vie étudiante normalienne persiste après le concours : la rude concurrence au canular le plus imaginatif, qui prend des allures de *potlatch* [3], donne naissance à tout un foisonnement d'anecdotes d'anciens élèves, largement réutilisées lors des célébrations mémorielles organisées par l'institution puisqu'elles permettent de valoriser l'entre-soi. Citons pêle-mêle quelques-unes de ces « manips [4] » : acclimatation d'axolotls [5] dans le « bassin aux ernests [6] », utilisation des couloirs pour le tir à l'arc ou comme piste pour engins à réaction [7], ou encore

1. Roger Joxe, « L'histoire au concours de 1963 », *Bulletin de la société des amis de l'École normale supérieure*, 99, mars 1964, p. 19-23, p. 20.
2. *Ibid.*, p. 23.
3. Le *potlach* est un système de dons et de contre-dons agonistiques dans le cadre d'échanges non-marchands : voir l'étude classique de Marcel Mauss, *Essai sur le don*, Paris, PUF, 2012 (1ère édition 1924). Il s'agit ici de donner des occasions de rire à ses camarades, qui doivent rendre au moins la pareille pour ne pas perdre la face.
4. Quasi-synonyme de canular : une « manip », terme issu des « manipulations expérimentales » que comportent les études des élèves scientifiques, correspond à ce que les anglo-américains appellent une *practical joke*.
5. Témoignage de Philippe Hémon (1956s), recueilli en 2010.
6. Fontaine de la cour centrale du bâtiment du 45, rue d'Ulm. Elle accueille depuis la direction d'Ernest Bersot une population de poissons rouges, appelés depuis lors ainsi par antonomase.
7. Notice nécrologique d'André Martineau (1949s), par Laurent Schwartz, *Annuaire des anciens élèves de l'ENS*, 1973, p. 136-142.

invitation par le « sous-directeur Nicolas Bourbaki » d'un savant soviétique farfelu à venir présenter une conférence sur le « quatrième état de la matière [1] ».

Au sein de tout ce folklore, il faut souligner la permanence de la rivalité avec l'École polytechnique : les occasions d'« affrontements » sont multipliées par la proximité des deux institutions, proximité géographique mais aussi sociale – puisqu'elles recrutent dans le même vivier de classes préparatoires. Multiples, ces escarmouches donnent naissance aux canulars parmi les plus imaginatifs : Lucien Chambadal met au point des « canons à camemberts », au milieu des années 1950, qui projettent violemment lesdits fromages sur les polytechniciens rencontrés [2]. Philippe Gatignol narre ainsi l'un des épisodes de cette véritable geste estudiantine :

> Nous eûmes quelques échanges vifs avec les polytechniciens. Cette rivalité entre les deux écoles faisait partie du folklore traditionnel. Tout commença par une intervention de notre cacique [3] sciences, Jean-Jacques Duby, qui avait d'ailleurs été reçu premier également à l'X [4]. Une nuit, avec quelques autres normaliens, il s'introduisit dans l'enceinte de Polytechnique (il y avait des passages spéciaux pour permettre aux X de faire le mur) et pénétra dans le local où reposait le planton chargé de sonner le clairon au petit matin afin de réveiller les élèves (qui étaient alors militaires à part entière). Il réussit, profitant du sommeil de ce sonneur, à subtiliser l'instrument et à le rapporter glorieusement rue d'Ulm. Les représailles des X ne se firent pas attendre. À l'époque, ils étaient artilleurs et connaissaient bien les explosifs. Dans la nuit, la « cour aux ernests » retentit d'une forte détonation ; ils avaient placé la charge à la surface du bassin. L'onde de choc eut raison de la plupart de nos poissons légendaires que nous trouvâmes le ventre en l'air le lendemain matin [5].

Cette opposition entre les deux écoles renforce et est renforcée par l'antimilitarisme de nombreux normaliens [6], en particulier scientifiques – qui ont souvent choisi l'ENS parce

1. Alain Peyrefitte, « Le canular hier, aujourd'hui, demain », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 497-505.
2. Témoignage de Jean Pradines (1954s), recueilli en 2010.
3. L'élève reçu premier au concours, dans le jargon normalien.
4. Surnom traditionnel de l'École polytechnique.
5. Témoignage de Philippe Gatignol (1959s), recueilli en 2010.
6. Cet antimilitarisme normalien n'est cependant que rarement un pacifisme avant la guerre d'Algérie, contrairement à ce qu'il a pu être dans les années 1920, comme le montre Jean-François Sirinelli, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, PUF, 1993. De fait, au-delà du refus de la discipline militaire, l'IMO fait la quasi-unanimité contre elle parce qu'elle est organisée au cours de l'année d'agrégation, empiétant donc sur la préparation au concours, ce qui un handicap comparatif d'autant plus lourd que les étudiants des facultés n'y sont pas soumis.

qu'elle n'était justement pas militaire. Le « bonvoust [1] », c'est-à-dire l'instruction militaire obligatoire (IMO) à laquelle sont astreints les normaliens comme les élèves des écoles d'ingénieurs, est ainsi une cible fréquente de canulars [2] : un ancien élève témoigne que « pour développer en nous les vertus guerrières, on nous faisait marcher au pas en chantant *C'est nous les Africains...* que certains avaient remplacé, le temps d'une insolence, par *Général à vendre* [3] » ; en 1955 Chambadal, déjà cité, est l'objet de remarques pour « bavardage intempestif et comportement désinvolte », lisant par exemple un roman pendant une épreuve écrite de l'IMO [4].

La rue Descartes n'est pas l'unique adversaire de la rue d'Ulm : cette dernière noue une opposition assez complexe avec l'École normale supérieure de jeunes filles, installée boulevard Jourdan après la guerre mais toujours appelée « Sèvres ». Son prestige est certes moindre, et ses étudiantes sont souvent brocardées, mais presque aussi souvent épousées... Étienne Guyon raconte ainsi que

> L'École normale supérieure des jeunes filles – moins libre d'accès et moins libérale de mœurs – eut également [comme l'X] l'honneur d'une visite aussi innocente qu'intrépide. Nous allâmes de nuit planter notre tente dans les jardins du boulevard Jourdan, où est sise notre consœur sévrienne. Provocation suprême pour cette maison pudibonde, nous forçâmes le trait jusqu'à étendre notre linge à sécher entre les piquets de tente. Supputant un danger pour la tranquillité studieuse de ses ouailles, la directrice appela le commissariat de police pour nous faire décamper [5].

La misogynie ambiante joue beaucoup dans la multiplication des canulars aux détriments des sévriennes ; il faut sans doute y ajouter le fait que les femmes, non soumises au handicap que représente le service militaire, deviennent des compétitrices de plus en plus redoutables dans les sciences mathématiques et physiques – où les

1. Ce terme est issu d'un nom propre, celui du capitaine Bonvoust, qui commandait vers 1885 le bataillon scolaire de la rue d'Ulm. Devenu nom commun, il désigne le service militaire et tout ce qui s'y rattache, ou tout militaire, selon le contexte.

2. Les recueils des décisions du « petit conseil » de la direction de l'ENS, alors tenus par Louis Althusser et conservés à l'IMEC, mentionnent les nombreuses plaintes des militaires, confrontés aux absences, aux fraudes et aux manques de respects des élèves. Mais ces plaintes ne se transforment jamais en convocation devant le conseil de discipline, malgré les promesses faites aux gradés : dans ces affaires, la direction est clairement du côté des élèves.

3. Témoignage de Jean-Claude Touray (1960s), recueilli en 2010.

4. AN, 19930595/87. Ironiquement, ce même Chambadal fera une partie de sa carrière comme... ingénieur dans l'armement, avant de rentrer dans le rang normalien en devenant professeur de classes préparatoires.

5. Étienne Guyon, « Un mur, une tente, le buste de Pasteur et les camemberts polytechniciens », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 158.

progrès sont de plus en plus rapides et difficiles à rattraper après un éventuel séjour forcé de deux ans en Algérie. En outre, l'ardeur des normaliens est avivée par la faible capacité de riposte des sévriennes, soumises à un règlement incomparablement plus rigoureux – de même que les polytechniciens. Les normes de fonctionnement et les *habitus* institutionnels des deux ENS sont en effet très différentes : les sévriennes apprécient peu l'humour ulmien et ne pratiquent que très rarement le canular. Catherine Clément souligne ainsi qu'elle trouvait ces derniers d'une

> épouvantable cruauté : faire apporter par un traiteur un somptueux repas de fiançailles à l'esseulé timide, ne pas le dispenser de la facture, monumentale ; brancher le tuyau d'arrosage sur la thurne où se célébrait de vraies fiançailles (les miennes) ; [...] [1].

Par contraste, on remarque que les normaliens de la rue d'Ulm concentrent leurs actions sur les écoles avec lesquelles ils se sentent en rivalité, sur le plan de l'élitisme, du prestige ou des opportunités de carrière : il n'arrive rien aux Écoles normales supérieures de Fontenay et Saint-Cloud avant la fin des années 1950, moment où ces deux établissements commencent à destiner la majorité de leurs élèves à l'agrégation [2] ; l'École centrale et l'École des mines restent *de facto* en dehors du domaine du canular, malgré la proximité géographique de cette dernière, de même que les étudiants des facultés.

Si les étudiants de l'université sont épargnés, on ne peut guère en dire autant de ses enseignants : le rire normalien se veut un rire frondeur. La dérision touche ainsi la plupart des formes d'autorité et de légitimité universitaire, et au premier rang l'agrégation elle-même, en particulier chez les scientifiques : ceux-ci contestent de plus en plus son contenu scientifique jugé encyclopédique et dépassé, tout autant que son caractère obligatoire jusqu'en 1962. La préparation à l'agrégation de sciences physiques donne ainsi lieu à de nombreux épisodes drolatiques :

> [La préparation à l'agrégation] consistait principalement à donner des cours devant les autres agrégatifs, à réaliser des montages de physique et de chimie sur des thèmes donnés et à subir les conseils critiques des

1. Catherine Clément, « Épouvantable cruauté », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 528.
2. Ces deux écoles, qui ont leurs origines dans l'enseignement primaire et dont le recrutement est encore nettement plus populaire, construisent leurs *habitus* institutionnels autour d'un *ethos* qui contraste très fortement avec celui de la rue d'Ulm : « l'esprit de Fontenay », ou « l'esprit de Saint-Cloud », ce n'est pas le canular mais bien plutôt le travail sérieux et acharné, vécu comme seul moyen légitime de réussir. On consultera Jean-Noël Luc et Alain Barbé, *Des normaliens. Histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1982, en particulier les chapitres 8, 11 et 13.

> caïmans[1]. Ces montages pouvaient donner lieu à de franches séances de rigolade quand, lors d'une démonstration de l'action de l'acide nitrique sur le phosphore, la salle de classe envahie de vapeurs rousses d'oxyde d'azote devait être évacuée ! Ou quand des élèves s'excusaient de ne pouvoir montrer un atome de fer car il était rouillé ![2]

Les individus ne sont pas épargnés, en particulier les professeurs les plus en vue : Lucien Febvre par exemple voit son cours au Collège de France envahi en 1944, dans des conditions et pour des raisons qui varient selon les sources[3]. À peine nommé, le directeur Robert Flacelière est quant à lui présenté à son insu à l'Académie française[4] en novembre 1963 : le secrétaire perpétuel reçoit une lettre de candidature à en-tête de l'École, accompagnée d'un mot arguant d'un imaginaire congrès d'épigraphie à Tübingen qui justifierait ce procédé inhabituel ; de nombreux académiciens reçoivent des exemplaires dédicacés de ses travaux ; Flacelière conteste, mais *Le Monde* et *Le Figaro* reçoivent une lettre signée de son nom, dénonçant un canular visant à mettre en doute l'authenticité de cette candidature, ce qui retarde encore la conclusion de la farce[5]. Ce type de canulars n'est cependant pas toujours si élaboré : en 1959, les promotions 1924 et 1925 réunies rue d'Ulm, dont plusieurs professeurs de faculté, sont la cible d'un « attentat au serpent de mer » et aux pétards organisé par Adrien Douady et Jean-Pierre Changeux[6].

Plus que la fonction elle-même, c'est surtout le statut dans le champ intellectuel qui est ainsi attaqué : bien que sans pouvoir universitaire, Jean-Paul Sartre est représenté par un écorché lors de la *garden party* de 1946[7] ; à la fin des années 1940, un jeune normalien se fait passer pour Louis Aragon dans un hôtel peuplé d'étudiants de la station de ski de Zürs, en Autriche, grâce au soutien de ses camarades[8]. Reste que ces Jeunes Turcs, sûrs d'eux-mêmes parce que s'estimant légitimés par le concours,

1. Les agrégés-répétiteurs ou préparateurs, dans le jargon normalien.
2. Témoignage de Jean-Pierre Renard (1957s), recueilli en 2010.
3. Le témoignage de Jean-Claude Pecker, *op. cit.*, p. 533 est ainsi contradictoire avec la narration de François Crouzet, *De mémoire d'historien. Chroniques d'un XXe siècle disparu*, Paris, Payot, 2012, p. 92-93.
4. Robert Flacelière, « Le discours du directeur Flacelière », *Bulletin de la société des amis de l'École normale supérieure*, 99, mars 1964, p. 2-7.
5. Flacelière a le bon goût de ne pas s'offusquer, et encore moins de chercher des coupables : il interprète ce canular comme un nouveau bizutage, *« sub specie canularis »* selon ses propres mots, et avoue même le trouver plutôt réussi.
6. AN, 19930595/11.
7. AN, 61/AJ/165.
8. Alain Peyrefitte, « Le canular hier, aujourd'hui, demain », *op. cit.*, p. 501.

membres de plein droit de la noblesse d'État [1], découvrent la réalité des pesanteurs du monde universitaire d'après 1945, toujours aussi fondamentalement déterminé par la figure du mandarin – souvent lui-même ancien normalien –, dont toute leur future carrière dépend : face à cette discordance entre espoirs de taupins ou de khâgneux et réalités des contingences et des rapports de force de l'enseignement supérieur, ils se pressent de rire de tout, de peur d'être obligés d'en pleurer. Le sarcasme, l'ironie, la dérision que recouvrent le canular normalien se trouvent donc être à double tranchant, tel Janus *bifrons* : il y a là un rire du dominant, ou du moins de celui qui entend s'affirmer comme tel, contre Polytechnique, Sèvres ou la Sorbonne ; mais il y a là aussi un rire du dominé contre les obligations, les hiérarchies et les autorités.

2 Un humour (aussi) politique

Cet humour multiforme, souvent méchant il faut bien l'avouer, voire légèrement sadique – du moins quand il s'exerce vers l'extérieur –, prend à intervalles réguliers des connotations nettement politiques, sans doute parce qu'il permet une publicité plus efficace que les multiples pétitions – dans les années cinquante, il en circule en moyenne une par semaine, selon les calculs de la direction. La guerre limite les possibilités, évidemment, mais ne les supprime pas [2] :

> Le jour des résultats du concours de 1942, Brasillach et son beau-frère Bardèche, qui sortaient de l'École, venant probablement de la bibliothèque, furent criblés de bombes à eau, dont l'une explosa sur le crâne dégarni du second [3].

Il faut cependant souligner que la plupart des canulars continuent alors à viser les cibles traditionnelles, ainsi que les restrictions alimentaires et leur « cycle infernal » de rutabagas, navettes et carottes [4]. C'est ainsi surtout l'immédiat après-guerre qui voit

1. Pierre Bourdieu, *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1989.

2. Stéphane Israël, *Les Études et la Guerre. Les normaliens dans la tourmente (1939-1945)*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 1995.

3. François Crouzet, « À l'École pendant l'Occupation, ou les occupations à l'École », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 68.

4. « Selon le témoignage de Salmon, Carcopino, encore ministre à Vichy mais de passage rue d'Ulm, est accueilli un soir de l'hiver 1942 dans le hall de l'École par une table qui comporte quatre assiettes uniquement remplies d'arêtes de poisson. » (Stéphane Israël, *op. cit.*, p. 108). Les choses s'améliorent alors rapidement, Carcopino obtenant du ministère l'alignement sur les rations des polytechniciens, beaucoup plus généreuses.

les références à la politique nationale se multiplier. On peut prendre comme exemple la revue de l'année 1946, *Du Pot, Du Pont, Du Poncet, ou Les Allusions perdues*[1], pièce jouée par les normaliens au théâtre de la Cité internationale universitaire, et dont le texte est conservé dans les papiers de la direction[2] : après un premier acte mettant en scène, comme il est de tradition, des grands anciens comme Fustel de Coulanges, le second acte imagine que l'Assemblée nationale, confrontée à une crise gouvernementale, confie le soin aux élèves de la rue d'Ulm de mettre en place un gouvernement. Or celui-ci, composé des enseignants et de membres du personnel administratif – égratignés au passage, bien sûr –, cède tout au syndicat des élèves[3] jusqu'à ce que les revendications de ce dernier se trouvent en contradiction avec celles du syndicat des « sioux », c'est-à-dire le personnel d'entretien : après un temps de surenchère à celui qui sera le plus « prolétaire », la scène tourne alors au pugilat général. L'allusion aux péripéties des débuts de la IVe République est ici transparente.

Dès les promotions suivantes cependant, l'humour des normaliens en tant que groupe semble se rabattre sur un plan plus strictement universitaire : la domination du parti communiste et de sa rhétorique stalinienne, de 1946 à 1955, laisse peu de place à un rire à la fois collectif et politique – en particulier lors de la phase la plus dure de cette domination, de 1949 à 1954. Les communistes le pratiquent en outre peu individuellement : nous n'avons ainsi rien relevé qui dépasse des graffitis « Votez MoRoPo ! » lors des élections de 1946[4], Jean-Paul Benzécri jeté dans le bassin aux ernests au début des années 1950 pour avoir trop assumé son appartenance à la droite[5], ou encore Emmanuel Le Roy Ladurie et ses camarades dénonçant bruyamment la « montée du fascisme » lorsque le gaulliste Robert Poujade monte les escaliers[6]. Les non communistes de l'école font de cela un argument politique : Claude Nevot, un temps syndicaliste, explique ne pas être devenu communiste à

1. « Le Pot » est le surnom de l'économe de l'École ; Georges Dupont est alors son directeur-adjoint pour les sciences ; André François-Poncet est, entre autres, le président de la Société des amis de l'ENS.

2. AN, 61/AJ/165.

3. Le syndicat des élèves est créé en janvier 1946, et affilié à la CGT par l'intermédiaire du SNES. Sa revendication principale est alors l'obtention du statut de fonctionnaire stagiaire, ce qui est fait en 1948. Voir Jean-Philippe Mochon, *op. cit.*

4. Témoignage de Roger Descombes (1945s), recueilli en 2010. La lutte politique contre le MRP reprend ici le cri de ralliement traditionnel des normaliens en cas de repas de mauvaise qualité : « Mort au Pot ! »

5. Témoignage de Jean Pradines (1954s), recueilli en 2010.

6. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Paris-Montpellier. P.C.-P.S.U. 1945-1963*, Paris, Éditions Gallimard, 1982, p. 121-122.

cause du « total manque d'humour et de liberté [1] » de la cellule. Certains comme Robert Turcan organisent même des canulars anti-communistes :

> Un soir du printemps avancé où les jours se traînent, nous préparions sagement nos oraux de licence, tout en parlant ou rêvant d'autre chose. Mais voici qu'à travers la vitre voisine [...] notre regard errant avise les plis d'un drapeau rouge. À la brune, nous forçons la fenêtre et nous emparons du mythique étendard, non pas pour le brûler, mais pour le hisser au plus haut des terrasses de l'École. Le lendemain matin, ce fut un beau tapage entre la rue Rataud et les abords du Panthéon [2].

De 1966 à 1971, l'esprit de sérieux politique fait son grand retour lors de l'accession du maoïsme à cette position de magistère idéologique de fait – à la suite de la création de l'Union des jeunesses communistes marxistes-léninistes, puis de la Gauche prolétarienne [3]. Flacelière remarque ainsi l'absence de canulars à partir de 1968, et en fait a posteriori un signe annonciateur de la « Nuit de la Commune » de 1971 :

> Les élèves politisés jusqu'au fanatisme ont enlevé à leurs camarades restés plus raisonnables (et qui sont assurément la majorité) le goût même de « canuler ». [...] Les « gauchistes » ont fait ou causé par leurs amis, les voyous, bien d'autres ravages, matériels et moraux, mais ce que je leur reproche en premier lieu, c'est d'y avoir aboli (provisoirement, je veux le croire) l'esprit de canular, qui ne peut s'épanouir librement que dans un climat de tolérance réciproque et d'amitié [4].

Entre ces deux périodes, on observe un rire politique plus collectif, impliquant presque tous les élèves, qui est en particulier structuré par la lutte pour la paix en Algérie [5] et l'opposition au général de Gaulle – la grande majorité des normaliens est alors plus ou moins vaguement mendésiste, et interprète le 13 mai 1958 comme un coup d'État militaire. Ajoutons que les communistes de cette génération, déstalinisés, semblent bien percevoir l'aspect contre-productif de la position trop sérieuse de leurs

1. Témoignage de Claude Nevot (1954s), recueilli en 2010.

2. Robert Turcan, « En première année sous la Quatrième : le Drapeau rouge », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 526.

3. Stéphane Israël et Jean-Philippe Mochon, *op. cit.*, p. 207-210, et plus globalement Christophe Bourseiller, *Les Maoïstes. La folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996.

4. Robert Flacelière, *Normale en péril*, Paris, PUF, 1971, p. 23.

5. Un groupe d'élèves de toutes les Écoles normales supérieures va jusqu'à lancer une grève de la faim et des cours en mai 1956 pour demander l'ouverture de négociations (*Le Monde*, 16 mai 1956). Une dizaine d'élèves de la rue d'Ulm sont en outre individuellement impliqués dans l'aide directe apportée au FLN. Plus largement, les normaliens sont nombreux autour du Comité Audin, et renforcent leur action après le plasticage des appartements de leurs enseignants Alfred Kastler et Roger Godement par l'Organisation armée secrète (OAS).

aînés : ils recourent à leur tour à l'humour, et participent activement au canular des « fellaghas de tonton Lucien », en mars 1956 [1]. Ceux-ci sont trois conseillers arabes du maire de Mostaganem, Lucien Laugier, expulsés vers la métropole par ce dernier pour avoir signé un manifeste du FLN ; or le normalien communiste Jean-Louis Laugier est le neveu de ce « tonton Lucien ». Les trois hommes sont accueillis rue d'Ulm, les élèves médiatisent activement leur situation et organisent une collecte, qui parvient à payer leur voyage de retour mais aussi à leur adjoindre des avocats.

C'est ce contexte qui voit se dérouler le canular politique le plus connu, et le plus visible, celui du 8 janvier 1959, au soir de la prise de fonction de de Gaulle [2]. Le squelette de girafe de la collection de zoologie de la Sorbonne, subtilisé le 4 janvier par une équipe de normaliens « talas [3] », est emporté par la fougue d'Adrien Douady ; affublé d'un képi, d'une écharpe tricolore et d'une grande couverture en guise de manteau, il sort de l'École en cortège, par la grande porte, juché sur un chariot de cuisine équipé de feux rouges (doc. 2). L'équipe parvient à descendre le boulevard Saint-Michel, puis s'engage à gauche dans le boulevard Saint-Germain, destination l'Élysée. Ils sont repérés par la police à l'arrivée au pont de la Concorde, ce qui ne les empêche pas de contourner l'obélisque dans le sens réglementaire. Les agents les emmènent alors au commissariat du Grand Palais, leur faisant remonter les Champs-Élysées ; ils sont ensuite relâchés, après une simple vérification d'identité [4] – Douady ayant improvisé un cours sur l'intégration pendant l'attente.

1. Jean-Claude Michaud, « L'École dans la guerre d'Algérie : les fellaghas de tonton Lucien », *in* Alain Peyrefitte (dir.), *op. cit.*, p. 526-528.

2. Jean-Philippe Mochon, *op. cit.*, p. 208, témoignages de Jean Pradines (1954s) recueilli en 2010 et de Jean Robert (1958s) recueilli en 2015.

3. C'est-à-dire catholiques, dans le jargon normalien.

4. Il semble que Pierre Lelong, ancien élève et mathématicien alors tout juste nommé conseiller technique pour la recherche scientifique du général de Gaulle, ait servi de témoin de moralité, et évité ainsi l'ouverture d'une procédure judiciaire pour offense au chef de l'État.

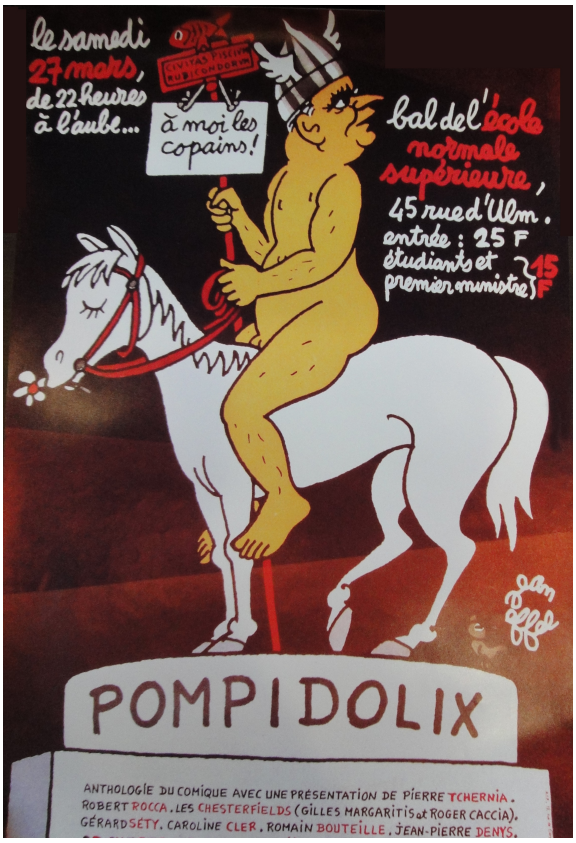
Doc. 2 – Le « général de Gaulle » descendant le boulevard Saint-Michel en 1959

Source : Archives et manuscrits conservés à la Bibliothèque Ulm-Lettres et sciences humaines, fonds Jean Robert, sous-série PHO H 14/1, photographies d'Interpress (142 rue Montmartre, Paris 2e).

Cet anti-gaullisme n'est pas que joyeux cependant, puisqu'il se manifeste aussi par le refus d'élèves normaliens de serrer la main du président de la République lors de sa visite au bal de l'École, le 21 février 1959 [1]. L'escalade est freinée un temps, non par des mesures disciplinaires, mais indirectement par la nomination de Georges Pompidou comme Premier ministre en 1962 : lui-même ancien élève de la rue d'Ulm, il devient une cible privilégiée, mais dans un registre léger et bon enfant. Il se retrouve par exemple représenté en Gallo-romain astérixien, mais aussi en empereur de carnaval, sur l'affiche du bal de 1965 dessinée par Jean Effel (doc. 3).

1. Les sources sur cet épisode sont nombreuses, et assez contradictoires sur sa teneur, son ampleur et ses conséquences exactes – d'autant que les deux élèves les plus directement impliqués ont choisi de ne plus aborder la question.

Doc. 3 – Pompidolix, par Jean Effel (1965)



Source : Collection privée.

Cela ne veut pas dire que la critique politique cesse, en particulier au sein même de l'École, d'une part autour de l'enjeu qu'est la force de frappe atomique, mais aussi plus largement par une re-radicalisation qui débouche sur le développement des mouvements maoïstes – si les normaliens agissent peu en tant que tel en mai 1968, l'École servant surtout de base de repli face aux forces de l'ordre tandis que ses élèves sont plongés dans la masse étudiante de la Sorbonne ou s'en isolent activement [1], 1971 constitue une véritable apothéose de rire politique libérateur et destructeur, mais bien peu normalien.

1. Christian Delacroix, « L'engagement radical de la rue d'Ulm », *in* Philippe Artières et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68. Une histoire collective : 1962-1981*, Paris, La Découverte, 2008, p. 125-131.

3 L'humour en chaire

Le corps enseignant de la rue d'Ulm est, dans son immense majorité, lui-même ancien normalien : il a tout à fait conscience de l'importance du rire et du canular dans l'identité de l'École, et l'encourage discrètement. Cela se traduit tout d'abord par le fait que les plaintes des victimes de canulars ne rencontrent le plus souvent qu'une indifférence polie de la part de la direction, qui se borne au mieux à produire des excuses. Exemple parmi bien d'autres, dans une circulaire destinée aux élèves émise le 16 avril 1956, Jean Hyppolite hausse le ton sans prendre pour autant de mesures :

> Un membre du personnel a été insulté, la paix d'un appartement privé a été troublée. Nous déplorons pareil manque de goût et de réflexion. Nous espérons que les élèves responsables auront eu la pensée de s'excuser personnellement. Nous souhaitons vivement qu'à l'avenir les divertissements restent raisonnables et décents [1].

Au quotidien, les relations entre les enseignants et les élèves se veulent détendues, et ce dès le premier contact, ce que montre le témoignage de Christian Forest, décrivant ainsi sa première journée à l'ENS :

> J'ai peu de souvenirs de ma première journée à l'École sinon que j'étais complètement perdu [...]. Je n'ai pas été renseigné beaucoup plus après l'allocution de bienvenue de monsieur Prigent, le secrétaire général de École, lorsqu'il nous a appris qu'en 1902 le régime d'internat avait été modifié, laissant aux élèves la liberté d'entrer et sortir à leur gré, résumant la situation par la formule lapidaire : « Avant l'École était une maison close et maintenant, c'est le bordel. » Monsieur Prigent acheva notre initiation en nous disant que les bâtiments de France déploraient la tradition, que j'ignorais, d'inonder les dortoirs avec les serpents de mer [...] [2].

Les rapports sont donc facilités, les élèves n'hésitant pas à se tourner vers un directeur qui joue sur la confiance réciproque et les appelle systématiquement « cher camarade », même pour les tancer. Cela permet en outre de limiter en douceur les débordements des élèves les plus engagés politiquement, et d'exercer un *soft power* très efficace :

> Une nuit, [Pierre] Dazord [3] nous réveilla en venant crier, vers minuit, dans le dortoir où nous dormions paisiblement. Il hurlait que la Patrie

1. AN, 61/AJ/106.
2. Témoignage de Christian Forest (1950s), recueilli en 2010.
3. Alors très engagé au parti communiste.

était en danger et que nous devions sauver la République menacée par les factieux. C'était le 13 mai 1958. [...] Selon Dazord, nous devions défendre la Nation à l'aide de barres de fer volées dans un chantier voisin. Nous nous réunîmes dans le hall d'entrée de l'École, en attendant les ordres du Parti. Très agités, nous faisions beaucoup de bruit. [...] [Jean Hyppolite [1]] apparut en haut de l'escalier qui menait à son logement, comme Juliette sur son balcon. En pyjama, souriant malgré sa fatigue, il nous fit un superbe exposé. Il nous indiqua où se situaient nos responsabilités. Il ne nous reprocha pas de l'avoir réveillé en pleine nuit. Nous finîmes par comprendre son message. Nous retournâmes nous coucher. Le Parti avait renoncé à combattre de Gaulle [2].

Il faudra la grande peur et le grand scandale ressentis par Robert Flacelière lors de la « Nuit de la Commune » de 1971 [3] pour que le contrat tacite soit rompu : sur l'impulsion du « Comité d'Action Damoclès », le cellier et la bibliothèque sont fracturés et pillés, le monument aux morts de la Première Guerre mondiale abîmé, et les murs couverts de graffitis tels que « Une École sans Flace[elière], c'est un repas sans fromage, un intestin sans ténia [4] ». Les directions ultérieures auront dès lors recourt plus fréquemment au bâton, en plus de la carotte.

Cette ambiance détendue, construite par l'usage de l'humour, persiste dans l'enseignement lui-même, en particulier dans le cadre des relations avec les agrégés-préparateurs, guère plus âgés que les élèves et dont ils sont chargés d'organiser les travaux dirigés ou d'orienter les études. Les chimistes Alain Duplessis-Kergomard et Guy Ourisson affichent ainsi au laboratoire le texte suivant, en 1952 :

AVIS TRÈS IMPORTANT
Le Directeur général et le Directeur adjoint de l'Enseignement supérieur font aujourd'hui à notre laboratoire l'honneur d'une visite impromptue. En conséquence :

1. Aucune défection ne sera tolérée. Tous les chercheurs, à leur poste, présenteront les signes d'une activité soutenue.
2. Tous les appareils en état de fonctionnement seront mis en marche, les autres seront dissimulés aux regards.
3. Les paillasses donneront, par leur encombrement ordonné, l'impression d'une utilisation rationnelle et intensive.

1. Jean Hyppolite est alors membre du bureau national de l'Union des forces démocratiques (UFD), le cartel des opposants à la Ve République : il ne peut être soupçonné de sympathies pour de Gaulle.
2. Témoignage d'Yves Meyer (1957s), recueilli en 2010.
3. Qu'il exprime au grand jour dans Robert Flacelière, *op. cit.*
4. Fond photographique de la Bibliothèque des lettres de l'ENS, H 23/41b.

> D'une façon générale, tant l'attitude générale des chercheurs que l'aspect des laboratoires devront suggérer, en même temps qu'une productivité méritoire, le manque désolant de crédits et l'insuffisance des traitements. Les Agrégés-Préparateurs feront une revue de détails à 13 h 30 [1].

On retrouve ainsi dans le domaine de l'enseignement l'image développée par les élèves eux-mêmes, sur un mode atténué : l'École entend ne pas avoir l'air de se prendre au sérieux, la *sprezzatura* étant la marque des dominants sûrs de leur statut. Cette décontraction doit cependant absolument rester sous contrôle tout en étant spontanée, surtout ne jamais paraître factice ni organisée ; en conséquence, ses manifestations publiques doivent venir de l'intérieur de l'École, jamais de l'extérieur. Lorsqu'en novembre 1945 l'agence Havas organise un festival étudiant, le directeur Albert Pauphilet manifeste ainsi fortement son mécontentement :

> En ce qui concerne l'École normale supérieure, je crois devoir faire les plus expresses réserves sur le fait qu'elle serait représentée par une bouffonnerie, « l'éloge du canular », cependant que d'autres grandes écoles, parmi lesquelles Polytechnique, qui nous est liée par des liens étroits, paraîtraient « au service du pays », avec leurs drapeaux. Vous comprendrez certainement que l'École normale, qui n'a été inférieure à aucune dans les travaux sérieux et dans l'effort patriotique, ne puisse pas approuver une si grande différence de ton [...] [2].

Si l'École est prompte à l'autodérision, elle n'accepte pas d'être l'objet de la dérision des autres.

Comme le rire des élèves, l'humour des enseignants est donc tout autant d'inclusion que d'exclusion, et constitue un outil pour se positionner dans le champ universitaire et scientifique. L'usage qu'en fait Yves Rocard, directeur du laboratoire de physique de 1945 à 1973, est sur ce point particulièrement puissant : ancien de la France libre, proche de l'armée et de de Gaulle, il n'en pratique pas moins un humour très normalien dans ses références et dans ses attendus. Or Rocard se sert de sa langue acérée en interne comme dans ses relations avec l'extérieur. Cette rhétorique humoristique est en particulier développée dans *ENS Physique*, bulletin ronéotypé édité sept fois par an à partir de 1949, et efficacement, si ce n'est largement, diffusé : il suffit d'en faire la demande pour le recevoir gratuitement ; il touche une audience telle que c'est à lui qu'est confiée en 1952 la diffusion de la *Summer School Newsletter*

1. Notice nécrologique d'Alain Duplessis-Kergomard (1946s) par Georges Jeminet et Jean Ehrard, *Annuaire de l'association des anciens élèves de l'ENS*, 2000, p. 65-68.
2. AN, 61/AJ/109.

de l'école des Houches, première école d'été de physique créée en Europe et pôle fondamental d'activité scientifique à l'échelle mondiale [1]. On peut estimer ainsi la diffusion de ce bulletin à 200-300 lecteurs, dont à peu près tous les enseignants de la faculté de Paris, au moins en sciences physiques, une large partie des dirigeants du CNRS et du CEA, et de nombreux laboratoires à l'étranger et dans le secteur privé – comme le laboratoire de la CSF dirigé par Maurice Ponte. Si *ENS Physique* reste donc d'une audience confidentielle [2], il touche les personnes qui comptent, pour les laboratoires de l'École mais aussi pour l'avenir de ses normaliens.

Cette tribune informelle permet à Rocard de plaider directement la cause de son laboratoire auprès de ses collègues et tutelles : il y dénonce avant tout, par une « Chronique financière » régulière, et avec une mauvaise foi assez remarquable, le supposé manque de financement de la physique en général, et de ses équipes en particulier. Ses sujets de sarcasmes sont multiples, mais la cible finale est presque toujours la même : l'administration [3], en particulier celle de l'enseignement secondaire. Il exprime ainsi clairement ses objectifs par une métaphore filée :

> Le normalien est cette particule élémentaire dont on a pu croire autrefois qu'elle était l'unique constituant de la Physique française ; à l'état isolé, il se présente avec un *spin* 1/2, à interpréter comme une probabilité 1/2 de faire une thèse. [...] La sévrienne est une particule élémentaire semblable de *spin* 1/2 également. Les deux particules mises en présence peuvent être instables, et donner lieu à la production d'une paire. Le spin résultant de la formation de cette paire devient 0 ou 1. Dans le premier cas on a affaire au paranormalien, le second cas donne lieu à l'orthonormalien qui dégénère lui-même en un professeur de faculté, plus une thèse. L'administration éprouve de l'affinité pour le paranormalien qui, seul, est professeur de lycée, et en favorise l'éclosion par l'octroi d'un « poste double » dans un lycée de province (action de nature catalytique). [...]
> Depuis quelques années, l'administration s'est efforcée de limiter le développement de l'orthonormalien [...] par une correspondance univoque entre le rang au concours et l'octroi d'une bourse : ceci est rendu possible du fait qu'à l'École normale, le normalien est dans un puits de potentiel,

1. Cette école cherche à passer en revue l'état du savoir mondial sur un point très précis tous les ans, pendant six semaines.

2. Il faut cependant souligner que lorsqu'en 1951, après les explosions atomiques américaines, Yves Rocard publie une petite note dans ce bulletin, indiquant qu'il est possible de faire plus puissant en remplaçant la fission par la fusion, cet article est repris par *France Soir*, qui institue alors médiatiquement Rocard comme « père de la bombe atomique française ».

3. Dans la lignée de son pamphlet incendiaire publié juste au sortir de la guerre, Yves Rocard, *Coordination*, Paris, éditions de La Revue scientifique, 1946 (réédité en 1969).

> entouré d'une barrière d'environ 5 millions de volts dite Agrégation, qu'il doit franchir pour pouvoir créer une paire.
> Au laboratoire de Physique, où l'on vise à donner au normalien l'énergie cinétique maxima avant qu'il affronte l'existence, on cherche au contraire plutôt à produire l'orthonormalien. On accueillera avec intérêt toute suggestion pouvant y contribuer [1].

L'agrégation de sciences physiques est une cible très régulière : Rocard la considère comme un frein pour la recherche, parce qu'elle éloigne de la science en train de se faire mais aussi parce que ses programmes, par trop encyclopédiques, forcent les agrégatifs à un travail qu'il estime abrutissant. Voyant ce programme s'élargir encore, il prophétise qu'en 2060 elle sera devenue une agrégation « physico-chimico-littéraire », dont il propose un sujet complet :

> 1. – Sujet de composition physico-littéraire (obligatoirement pris dans le programme des lycées).
> « Méson-Pi, Méson-Mu, deux portraits à la manière de La Bruyère. »
> 2. – Sujet de composition chimico-littéraire.
> « L'accélération du cycle de Bethe dans le Soleil ayant porté à 250° C la température à la surface de la Terre, l'humanité réagit en substituant le silicium au carbone dans tous les tissus vivants. Adaptez les héroïnes des tragédies de Racine à des hommes qui ont une pierre (ou du moins beaucoup de silicium) à la place du cœur. »
> 3. – Problème de physique, avec applications littéraires.
> « Chateaubriand, animé d'une quantité de mouvement de 250 Mev/c, traverse les Adirondacks pour aller contempler les grands troupeaux de Van de Graaff [2] paissant dans les plaines du Middle-West.
> a) Prouvez qu'il n'est arrêté par aucun feu rouge, l'effet Doppler les lui faisant voir tous verts.
> b) Les Adirondacks ayant 400 km de large, et Chateaubriand portant une charge d'amour-propre égale à 10 unités Sacha Guitry, trouvez la déviation latérale de sa trajectoire, la composante verticale du champ magnétique terrestre valant 0,5 Prix Nobel. » [3]

Autre cible de la satire rocardienne : les turpitudes des relations et des rapports de force entre professeurs de la faculté des sciences. Il publie ainsi des parodies de poèmes de Prévert :

1. Yves Rocard, « Aperçus de physique nucléaire », *ENS Physique*, 8, janvier 1950.
2. Un générateur de Van de Graaff est une machine électrostatique inventée dans les années 1930, qui permet d'atteindre des tensions continues très élevées, mais des courants de faible intensité. Le rôle fondamental de cet instrument dans les accélérateurs de particules en fait un symbole de la *big science*, la physique faite avec des équipements à très grande échelle.
3. Yves Rocard, « Agrégation en l'an 2060 », *ENS Physique*, 20, décembre 1952.

Une table et ses tréteaux
Autour, douze ou quinze chaires,
Le reste, plein d'escabeaux
Et dessus, des titulaires,
De vrais titulaires de chaires.

Arrivent deux escargots,
Et qui s'informent pourquoi
On les a rassemblés là :
– C'est qu'on va voter bientôt
Pour avoir des titulaires
Aussi parmi les escargots.

« Entrez, entrez donc, Messieurs… »
Invités d'un air gracieux
Les escargots, s'insinuant,
Avancent très prudemment.
Mais tous les grands titulaires,
Écrasés autour des chaires :
« Poussez pas, poussez pas, Messieurs.
Même avec vos annuités,
Et vos rappels d'ancienneté,
Vous en avez pour des années.
Attendez qu'on ait voté,
Et qu'on ait hiérarchisé,
Et qu'on ait coordonné
Le grand manque d'escabeaux
Où nous juchons les titulaires
Qui se passent des chaires[1]. »

Alors les escargots, furieux :
« Poussez, mais poussez donc, bon Dieu !
Qu'est-ce que c'est que ces titulaires
Qu'on trouve partout, plantés en l'air ?
C'est nous, les vrais titulaires !
Avec ou sans escabeaux,
Nous portons notre maison
Notre labo, sur le dos.

1. La création des professeur titulaires à titre personnel date de 1931 : il s'agit d'un stade intermédiaire entre le professeur titulaire de chaire et le professeur sans chaire – ces derniers étant statutairement des maîtres de conférences, en particulier en terme de rémunération.

Après tout, nous serons à Bagneux[1]
Bien avant vous, scrognognieu ! »[2]

Moins poétiquement, et dans le même objectif, à côté d'un croquis de l'ustensile évoqué :

> Notre laboratoire, ému de voir la difficulté de manier les 80 professeurs du Conseil de la Faculté, tous individualistes farouches, s'est permis de confectionner et d'offrir à notre doyen un gong muni d'une petite masse « *ad hoc* », en remerciement de ses bons offices envers nous[3].

Tout n'est pas que critique cependant, puisque Rocard profite d'*ENS Physique* pour mettre en scène les réalisations du laboratoire et de ses collaborateurs, en rédigeant par exemple l'autobiographie de l'un des deux radars Würzburg géants qui sont au fondement de la création de la station de radioastronomie de Nançay en 1953[4] :

> J'étais un puissant radar Würzburg géant, avec un miroir de 8 m de diamètre, démonté sur quatre énormes wagons. J'avais un frère, très semblable à moi, né comme moi de la noble Luftwaffe chez Telefunken. Les Anglais me prirent, m'auscultèrent, me soignèrent, et, ainsi que mon frère, voulurent me transporter dans leur île. Mais – catastrophe – mon gabarit dépassait celui des tunnels anglais.
> Ils pensèrent alors à nous offrir, mon frère et moi, au Service des études et recherches de la Marine française, lié à eux par une bonne camaraderie née de la guerre, et suggérèrent que nous pourrions nous employer à de pacifiques études sur le rayonnement solaire. On pouvait faire un beau programme en nous jumelant tous deux.
> Mais un service concurrent intervint et réclama sa part. C'est ainsi que mon frère échut à la Marine, qui me confia sagement à des chercheurs actifs et entreprenants de sorte que mon frère a maintenant la gloire d'avoir entendu sur 190 Mc le soleil réfléchi sur la lune. Quant à moi, mon preneur embarrassé me mit dans un dépôt où je restai trois ans sans emploi, occupant mes loisirs à lire La vingt-cinquième heure et à me dire que les esclaves mécaniques allaient eux aussi au camp de concentration ; mais subitement, sous l'action d'un contrôleur anonyme, il me céda à l'Administration des domaines pour être vendu à l'encan.
> Sans doute quelque professeur eut-il vent de l'affaire, toujours est-il que pour une bouchée de pain je devins sa propriété, il me ramena près de

1. Des rumeurs insistantes voulaient alors que, face aux graves problèmes de place qu'affrontait la faculté des sciences de Paris, elle serait reconstruite à Bagneux.
2. Yves Rocard, « Les escargots au conseil », *ENS Physique*, 23, avril 1953.
3. Yves Rocard, « Avis divers », *ENS Physique*, 9, février 1950.
4. Yves Rocard, *Mémoires sans concession*, Paris, Grasset, 1988.

> mon frère, nous nous embrassâmes en pleurant d'émotion, et maintenant, grâce en somme à un contrôleur de l'armée, nous voilà tous deux devenus éléments d'un puissant radio-interféromètre qui va produire en grande série notes aux *Comptes-Rendus* [de l'Académie des sciences], diplômes et thèses. On nous commande ensemble d'un doigt léger et nous tournons autour de deux axes, avec des *spins* bien parallèles [1].

Enfin, Rocard espère bien que le bulletin sera aussi lu par les élèves : il compte par son truchement parvenir à les intéresser aux domaines qu'il estime les plus porteurs, reprenant sur ce point la tradition d'orientation par le *soft power* que nous avons déjà évoquée. Dans un compte-rendu de séminaire il indique ainsi :

> L'actuel séminaire a été plus rassis, plus sérieux, plus orienté. C[laude] Dugas qui était responsable de l'organisation y a prêché la grande Croisade du Semi-conducteur. Il a raison, c'est un excellent domaine où beaucoup de substance grise, de l'érudition, et des moyens matériels encore simples peuvent donner des résultats rapides [2].

Conclusion

Dans le microclimat politique qu'est l'École normale supérieure, le rire a une signification et un sens social majeurs : comme le souligne Laure Flandrin [3], le rire engage une définition sociale de soi et du groupe, parce qu'il combine étroitement un principe d'identité (« qui tu es ») et un principe d'opposition (« contre qui tu ris »). On retrouve ainsi les analyses d'Antoine de Baecque [4], pour qui le rire peut procéder d'une valorisation agonistique de soi contre les autres ; il exprime une connivence de groupe unifiée dans l'opposition à d'autres, et qui transcende en partie l'opposition entre enseignants et élèves parce qu'elle est héritée du temps long de l'institution, de l'*habitus* que celle-ci structure et par laquelle elle est structurée. Le canular permet ainsi à la fois la formation douce d'un esprit de corps et l'affirmation d'une forte

1. Yves Rocard, « Histoire d'un Würzburg géant 5 (autobiographie) », *ENS Physique*, 9, février 1950.

2. Cette croisade réussie est étudiée dans Pierre Baruch et Ludivine Bantigny, « Pierre Aigrain et le Laboratoire de physique des solides de l'École normale supérieure. Genèse et développements des semi-conducteurs : 1948-1965 », *Bulletin de la Société Française de Physique*, 136, 2002, p. 4-11.

3. Laure Flandrin, « Rire, socialisation et distance de classe. Le cas d'Alexandre, "héritier à histoires" », *Sociologie*, 1 (2), 2011.

4. Antoine de Baecque, *Les éclats du rire : la culture des rieurs au XVIIIe siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2000, en particulier le chapitre 1, « Le régiment de la calotte, ou les stratégies aristocratiques du rire bel esprit (1702-1752). »

domination symbolique dans le champ universitaire et scientifique – d'autant plus douce et plus forte respectivement que l'autodérision teinte ces discours et actes humoristiques.

Pour finir, Alain Vaillant et Roselyne de Villeneuve soulignent que « si le rire a partie liée avec la liberté, le pire serait de croire que l'un peut tenir le rôle de l'autre [1] » : or la liberté est justement placée comme étant le fondement même de la politique pédagogique déployée à l'École normale supérieure. Mais cette liberté normalienne, qui est un « laissez faire », est tout autant socialement classante que le rire normalien [2], l'un comme l'autre recouvrant en réalité des normes et des attendus implicites précis. Trop souvent, bien plus que le charmant sourire d'une vieille dame, le rire normalien est le ricanement du proverbial renard libre dans le poulailler libre.

1. Alain Vaillant et Roselyne de Villeneuve, *Le rire moderne*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2013, p. 11.

2. Pour la démonstration de ce point, nous nous permettons de renvoyer à Pierre Verschueren, *Être élève scientifique de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm de 1945 à 1962 : le choix de la recherche*, mémoire de master 1 sous la direction de Christophe Charle, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2010.